

DOCUMENTAIRE Voyage musical sur les pas du dernier interprète d'une épopée poétique pluriséculaire, «Sîra - Les chants du croissant de lune» sonde l'Égypte contemporaine. Entretien avec ses coréalisateurs.

Le chant (du cygne) des héros

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC MENICHINI**

Depuis des siècles, en terre arabe, on se transmet oralement des millions de vers contant le voyage épique au XI^e siècle des Hilaliens, tribu originaire de l'Arabie saoudite, vers le Maghreb. Aujourd'hui, l'épopée poétique et historique de la *Sîra* ne doit la survie de son interprétation musicale qu'à un seul homme: l'Égyptien Sayyed el-Dawwy.

Dans les années 2000, Sandra Gysi, anthropologue et documentariste zurichoise, et Ahmed Abdel Mohsen, scénariste et réalisateur égyptien, croisent la route de ce troubadour de 80 ans. Fascinés, ils enregistrent el-Dawwy en studio. Puis tournent en 2009 un documentaire sur son quotidien et les enjeux contemporains de la tradition qu'il perpétue. De passage à Nyon, où *Sîra - Les chants du croissant de lune* concourait dans la compétition internationale au festival Visions du Réel, les cinéastes racontent la genèse de leur projet.

Photo.

L'Égyptien Sayyed el-Dawwy, dernier interprète du poème épique arabe de la *Sîra*. COLUMBUS FILM

Comment avez-vous découvert la *Sîra*?

Sandra Gysi: Je l'ai entendue chantée pour la première fois il y a environ dix ans. J'ai été surprise de découvrir à quel point ce poème captivait le public. Nous avons fait des recherches qui nous ont conduit à interroger l'identité d'Abu Zaid, chef des Hilaliens et héros de cette œuvre, car aujourd'hui encore un homme bon est comparé à ce personnage. Nous nous sommes demandé si l'Égypte actuelle avait son «Abu Zaid». En a-t-elle vraiment besoin ou peut-elle se passer de figure héroïque?

Que savons-nous de la réalité historique de ce récit?

Ahmed Abdel Mohsen: La migration de la péninsule arabique vers l'Afrique du Nord est un fait avéré. En revanche, on ne sait pas si Abu Zaid a réellement existé. Ce personnage a vraisemblablement été inspiré d'autres chefs de la tribu.

SG: Au fil des siècles, bien des légendes ont été ajoutées au récit de ses actions. Contrairement à *L'Illiade* et *L'Odyssée* d'Homère, la *Sîra* est un poème de tradition orale. La récitation de ses vers en modifie continuellement la narration.

Ainsi el-Dawwy s'autorise-t-il une interprétation très politique en comparant Abu Zaid à l'ancien président Gamal Abdel Nasser...

SG: Cette dimension a toujours été présente. Les «peuples du croissant de lune»



ont quitté l'Arabie saoudite à cause d'une famine et pour des raisons politiques.

AAM: El-Dawwy se réfère à Nasser car c'est un héros pour une majorité d'Égyptiens. Il se souciait des plus pauvres et avait le rêve de rassembler tous les pays arabes. Même si les gens de ma génération pensent que nous n'avons pas besoin de tels héros, Nasser est le seul que beaucoup considèrent à la hauteur de ce modèle.

Pourquoi voit-on si peu de femmes dans votre documentaire?

SG: Les femmes de la famille el-Dawwy ont refusé d'être filmées. Elles ne voulaient pas se retrouver à l'écran à la vue des hommes. Un avis partagé par leurs maris et leurs pères. Nous avons décidé de respecter cette volonté.

AAM: Pourtant, les femmes viennent aussi écouter la *Sîra*. Assises à l'écart, elles préfèrent les passages qui parlent d'une héroïne, une femme très forte. Certaines écrivent d'ailleurs à Sayyed el-Dawwy pour lui demander de les chanter plus souvent, parce qu'il préfère les épisodes guerriers.

Les événements de cet hiver ont-ils influencé le montage du film?

SG: Nous avons terminé le montage en octobre 2010. Tous les liens entre les propos tenus dans le film et les revendications des manifestants de la place Tahrir sont donc une heureuse coïncidence.

AAM: La société égyptienne est très po-

litisée. Ces trente dernières années, tout le monde a souffert. Faire de l'art sans message ne serait donc pas sérieux. On nous a invité à limiter les propos politiques du documentaire. Nous avons résisté et, au vu des événements, nous avons eu raison.

Poésie et politique

Œnophiles, passez votre chemin: la *Sîra* dont il est question ici procure une ivresse strictement musicale! C'est un poème épique arabe accompagné au rebab et reconnu par l'UNESCO comme patrimoine immatériel du monde, dont l'Égyptien Sayyed el-Dawwy est le dernier interprète. Cet octogénaire analphabète, capable d'en réciter par cœur les 5 millions de vers, entend transmettre ce précieux héritage à son petit-fils de 27 ans.

Au-delà du portrait de ce personnage charismatique – qui, lorsqu'il a la tête ailleurs, réfléchit tout simplement «à Dieu et à l'humain» –, *Sîra - Les chants du croissant de lune* interroge la modernité de cette tradition. Tandis que la vedette pop Mounir s'inspire de son unique chant romantique sans convaincre les puristes, el-Dawwy voit dans l'intérêt qu'elle suscite aujourd'hui encore l'aspiration des Égyptiens à une figure tutélaire digne de son héros Abu Zaid – et que seul le président Nasser aurait su incarner.

Au hasard des réflexions de ses protagonistes, le film de Sandra Gysi et Ahmed Abdel Mohsen évoque ainsi par la bande l'Égypte de Moubarak, sans que son nom ne soit jamais cité. Représentant de la nouvelle génération, le petit-fils el-Dawwy, lui, ne croit pas au secours d'un homme providentiel: «Le peuple devrait se bouger, sinon rien ne changera.» Une remarque pour le moins prophétique...
MATHIEU LOEWER

ALLEMAGNE • «L'ÉTRANGÈRE» DE FEO ALADAG

Prise au piège

Fuyant Istanbul et un mari brutal, Umay se réfugie dans sa famille à Berlin avec son jeune fils Cem. Amères retrouvailles, puisque les siens se considèrent «deshonorés» par son attitude... A la vision de la bande-annonce ou à la lecture de son argument, tout semble joué d'avance dans *L'Etrangère*, film à «sujet de société» en écho à une affaire de crime d'honneur dans la communauté turque qui avait défrayé la chronique en Allemagne en 2005. Porté par la conviction de son auteure et de la comédienne Sibel Kekilli (révélée par *Head On* de Fatih Akin), le premier long métrage de l'actrice Feo Aladag prend pourtant aux tripes. Il faut dire que la cinéaste, épouse d'un réalisateur allemand d'origine kurde, et sa comédienne, ancienne starlette du X elle-même reniée par sa famille, avaient de quoi investir un tel sujet.

Ainsi, alors qu'on pouvait craindre un «jamais sans mon fils» prenant le seul parti de son héroïne, *L'Etrangère* s'attache au contraire à détailler les dilemmes de chacun. «Je voulais qu'on éprouve de l'empathie pour tous les protagonistes pris au piège de ce conflit, et je souhaitais les humaniser, par-delà les préjugés des médias et le poids de la culpabilité liée aux traditions communautaires», déclare d'ailleurs Feo Aladag dans sa note d'intention. Umay est déchirée entre ses sentiments pour ses proches et la revendication de son indépendance, comme ses parents, frères et sœur sont tiraillés entre l'amour qu'ils lui portent et la pression sociale au sein de leur communauté.

L'enjeu de *L'Etrangère* est là, dans cette lutte douloureuse entre les liens du sang et le poids écrasant des traditions. De facture très classique, le film mise dès lors sur ses acteurs, tous admirables et bou-



leversants, dont les silences et les regards suffisent souvent à exprimer les tourments intérieurs de leurs personnages. Une économie de dialogues à son paroxysme dans les dernières séquences, presque muettes, où se dénoue le drame. Et si on peut à raison juger la fin excessivement tragique, son atroce absurdité nous renvoie surtout à notre profonde incompréhension face à ces crimes d'«honneur».
MLR

TAÏWAN • «AU REVOIR TAIPEI» D'ARVIN CHEN

L'amour la nuit

A force de voir se succéder des comédies romantiques à la guimauve remâchée venues des États-Unis, on avait presque oublié qu'Hollywood

ne détient pas le monopole du genre, et que celui-ci peut aussi être accommodé avec un peu de grâce et d'originalité. Voilà le pari réussi par l'Américain d'origine chinoise Arvin Chen, avec son premier long métrage *Au revoir Taipei*. Sans nouvelles du cinéma taïwanais depuis l'avènement des Edward Yang (*Yi Yi*), Hou Hsiao-hsien (*Millennium Mambo*) et Tsai Ming-liang (*La Saveur de la pastèque*) dans les années 1990, on goûte d'autant plus la bonne surprise que représente ce petit film sans prétention, mais au charme certain.

Décidé à s'envoler vers Paris pour y reconquérir le cœur de son amie Faye, Kai accepte contre un billet d'avion de transporter un mystérieux colis pour le compte du caïd Frère Bao. Le jeune homme, poursuivi par la police et le perfide neveu de cet aimable gangster à la veille de son départ, passe alors une nuit mouvementée à Taipei avec son copain Gao et la jolie libraire Susie, qu'il connaît depuis peu... L'argument policier est bien entendu secondaire, prétexte à diverses péripéties comiques autant qu'au portrait d'une galerie de personnages en proie aux affres et délices de l'amour: l'indécis Kai, le vieux mafieux gaga de sa nouvelle amie, Gao l'empoté qui n'ose déclarer sa flamme à sa collègue de travail, ou encore un flic dragueur désemparé lorsque son épouse envisage de le quitter.

Et là, dans l'humour comme dans le romantisme, Arvin Chen procède par touches délicates, sans forcer le trait ni faire du coude au spectateur. Une b.o. *bluesy* donne à cette légèreté des accents mélancoliques ou ironiques, tandis que la nuit éclairée au néon de Taipei, comme les décors et costumes colorés, confèrent à l'ensemble une atmosphère irréelle. Les ambiances urbaines de Wong Kar-wai et les facéties des yakuzas de Kitano ne sont pas loin. Il n'en faut pas davantage pour se laisser séduire par ce film qui, comme ses personnages, flotte sur un petit nuage.
MLR